

Sonderdruck aus:

# **Zeitschrift für romanische Philologie**

Herausgegeben von Günter Holtus

**Band 119 (2003) Heft 4**

**Niemeyer**



*Dieser Sonderdruck ist im Buchhandel nicht erhältlich*

denz zur Vernachlässigung aller Normen [...] und zu einem chaotischen individuellen Sprachgebrauch vor allem in der Publizistik» erkennen, die «auch die Gegner der Nationalsprache nach ordnenden Maßnahmen rufen läßt» [255].

Harald Haarmann, *Sprachstandardisierung – Eine kulturanthropologische Konstante* [259–290], kritisiert den in der soziolinguistischen Bewertung von Standardisierungsprozesse vorherrschenden Modernitäts-Mythos. Er definiert Sprachstandardisierung als «ein Ordnungsprinzip mit dem Wert einer anthropologischen Konstanten», das nicht erst in der Neuzeit zu beobachten ist, sondern «ein Steuerungsmechanismus interaktiven Handelns seit der Zeit ist, als die Menschen begannen, sich in sprachspezifischen Gruppen zu organisieren [...] und in einem sprachabhängigen Kulturmilieu Traditionen schufen» [264]. In diesem Zusammenhang diskutiert er die relevanten Parameter, die wesentlich dazu beitragen, wie sich ein sprachlicher Standard in ein kulturelles Milieu einpasst (Sprachstandardisierung und Intentionalität [265–268], Sprachstandardisierung und kulturelle Evolution [268–271]; Standardisierung, Schriftsystem und Schriftsprache [272–278]; Standardisierung im multilingualen Sprachmilieu [278–283]; Sprachstandardisierung und kulturelle Identität [281–287]), wobei er auf zahlreiche Beispiele aus verschiedenen (auch geschlechtsspezifischen, rituellen u. a.) Sprachen bzw. Sprachvarianten, Schriftsystemen und -standards, Sprachkontaktsituationen usw. zurückgreifen kann.

Insgesamt ein Sammelband, der einen guten Überblick über die aktuellen Entwicklungstendenzen in einigen europäischen Gegenwartssprachen bietet und Ansätze einer wie schon vom Mitherausgeber E. Radtke eingeforderten interdisziplinären Ausrichtung beinhaltet. Neben einer redaktionellen Einrichtung der Beiträge nach gleichen Richtlinien wäre lediglich ein Index zu den in den Beiträgen behandelten Sachthemen wünschenswert gewesen.<sup>2</sup>

Saarbrücken

DANIEL SCHLUPP

Christian Garraud (ed.), *Sont-ils bons? Sont-ils méchants? Usages des stéréotypes* (Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine, vol. 3), Paris, Champion, 2001, 252 p.

Les stéréotypes sont comme l'idée d'une grande nation allemande, ou la poudre à canon, ou la dynamite: ils ont connu tant d'usages abusifs que toute personne consciente et responsable se comporte à leur égard comme un chat échaudé, et qu'on a de la peine à en faire valoir les aspects positifs. Il n'en reste pas moins que le côté descriptif doit être séparé du côté évaluatif, afin d'éviter de tomber dans l'idéologie ou la polémique.

<sup>2</sup> Einige Korrekturen und Anmerkungen: p. 8 *Scharnhorst/Ising* 1. *Scharnhorst, Jünger/Ising*, *Erika*; p. 58 der Querstrich sollte einheitlich verwendet werden; p. 70 n. 29 *toskamscher* 1. *toskamscher*; p. 84 s. v. Grassi in 1. *inv.*: p. 102 *1493–1952* 1. *1493–1592*; p. 160 s. v. Dressler; W. fehlt die Angabe des Erscheinungsjahres (= 1987); p. 189 s. v. Ammon 1991 *1991*: 1. *1991*, s. v. Dressler *1983*: 1. *1983*; p. 191 s. v. Ammon 1994 fehlen die Seitenangaben (= 51–65), *21/3* 1. *22*; p. 198 *For* 1. *for*; p. 220 s. v. Riesel; Elise fehlt die Angabe des Erscheinungsjahres (= 1970); p. 225 *de Schaubessens* 1. *des Schaubessens*; p. 228 n. 16 ist unklar, welcher Beitrag von Skubalancka gemeint ist; S. 289 s. v. Kloss *1978* *1952* 1. *1952*).

Au même titre qu'un objet de recherche et de réflexion, les stéréotypes sont donc un objet d'évaluation et d'incrimination constantes. Le volume dirigé par Christian Garraud part justement de cette interrogation: *Sont-ils bons? Sont-ils méchants?* Question intéressante, parce que c'est l'une de celles auxquelles il n'y a pas de réponse immédiate, et dont il n'y a pas non plus lieu de dire qu'elle est mal posée. La dialectique est réelle, l'ambivalence véritable. Les réponses que ce volume y apporte se caractérisent par leur diversité; diversité des jugements qui s'explique par la diversité des approches, des points de vue, au croisement de préoccupations philosophiques, philologiques, éducatives et esthétiques.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'interdisciplinarité des contributions. Une interdisciplinarité qui s'impose, vue la nature du sujet traité; on se demande pourtant ce qu'a bien pu être ce «colloque annuel des vingtiémistes» à Amherst, Massachusetts, en 1998, s'il a regroupé des experts de domaines aussi variés que la philosophie, la psychologie sociale, les études politiques, l'analyse cinématographique et la didactique de la littérature. Interdisciplinarité qui se groupe pourtant autour d'une discipline centrale, les études littéraires, et, dans la dernière partie du volume, autour d'un auteur, Victor Segalen.

Le concept de stéréotype fournit un outil puissant dans l'analyse et la critique littéraires, qui vaut bien une réflexion théorique et philosophique plus approfondie. Mais peut-être est-il trop puissant, trop vaste, englobe-t-il tout et rien à la fois, appelle-t-il des délimitations extrêmes comme internes.

Et on trouve en effet dans ce livre des tentatives de définition courageuses, comme des essais de délimitation, de distinction, par exemple entre stéréotype et mythe, stéréotype et lieu commun, stéréotype et idéologie. Sont présents à peu près tous les chercheurs importants qui ont travaillé sur le sujet, et ils se citent et s'entre-citent. Les références les plus citées sont – à part l'inévitable Roland Barthes – Ruth Amossy et surtout Mirreille Rosello, avec son concept de réappropriation littéraire du stéréotype.

Il y a ceux qui ne parlent qu'en général, qui proposent définitions et distinctions (presque) sans les assortir d'exemples concrets, ce qui rend leur discours intéressant, mais pratiquement irréfutible, et il y a ceux qui mettent en rapport un ou plusieurs exemples avec une ou plusieurs théories existantes. Les deux types de contributions se complètent pour éclairer le sujet sous les angles les plus variés, suivant deux lignes de force: les stéréotypes nationaux et raciaux, les stéréotypes littéraires.

Quant au style, on est confronté à d'horribles exemples (Castillo Durante, Forsdick, et, dix fois pire, Bessière) de ce jargon philosophique et philologique français qui exclut 98% des humains – dont l'auteur de ce modeste commentaire – d'une compréhension véritable (il est à supposer qu'il fait la joie des 2% qui restent et qui sont les seuls allocutaires réellement visés); comme on trouve aussi des modèles exemplaires de clarté associée à la profondeur et à la pertinence (Rachlin, et surtout Postel).

Quelques réflexions récurrentes: la critique des études culturelles actuelles, qui ne font que reprendre les vieux stéréotypes ethniques; l'idée que quiconque critique un stéréotype est pour cela bien obligé de le reprendre et de le retransmettre; et l'obsession des méta-applications en cascade, puisque quoi que l'on dise ou que l'on fasse, on peut toujours s'interroger sur la part de convention

dans ce qu'on est en train de dire ou de faire – par exemple, si ce n'est pas aussi un stéréotype que de vouloir questionner les stéréotypes.

Voici donc les résumés des différents articles:

Christian Garaud, *Y a-t-il un malentendu?* [7–12]

L'introduction de Christian Garaud, avant de résumer brièvement toutes les contributions du volume, s'interroge sur la possibilité d'échapper aux stéréotypes et autres lieux communs, idées reçues, clichés et préjugés. Préciser dans ce contexte la spécificité du concept visé, afin d'en permettre une étude et une évaluation sérieuses, voilà l'un des objectifs du volume, qui n'exclut pas pourtant des prises de position résolument partiales comme elles sont de rigueur à l'encontre des stéréotypes raciaux. Dans une perspective esthétique, les jugements sont en général plus nuancés, plus différenciés, bien qu'il soit généralement admis que les stéréotypes littéraires ne valent que comme matière première d'un traitement qui se doit d'être lui-même original.

Jacques-Philippe Leyens/Olivier Cornille: *Perspectives psychosociales sur les stéréotypes* [13–25]

La première contribution du volume est psychosociale. Jacques-Philippe Leyens et Olivier Cornille démontrent le stéréotype comme «un ensemble de croyances partagées concernant les traits de personnalité, attitudes et comportements des membres d'un groupe social donné» [15]; leur réflexion porte donc sur les stéréotypes nationaux, ethniques et autres, et non pas sur les stéréotypes littéraires (autre grand volet du volume). Ils constatent tout d'abord que l'auto- et l'hétéro-perception des groupes sociaux correspondent à cette règle générale (commune à toutes les activités de catégorisation): «l'exagération des similitudes intracatégorielles et des dissimilitudes inter-catégorielles» [17]. A défaut de vérité objective, le stéréotype s'affuble d'une validation sociale, il constitue un fait social, tout aussi contestable ou utile que n'importe quel autre type de catégorisation.

Le passage franchement original de cette contribution est celui où les différentes théories de la cognition sociale développées dans les années 80 et 90 sont présentées à l'image de romans policiers. Le percevant est comparé à un détective, le processus de la perception aux méthodes de Sherlock Holmes, Miss Marple, Jules Maigret et autres. En réalité, selon les auteurs, le percevant ne ressent rien de ces détectives, car eux, ils découvrent toujours la vérité.

Leyens et Cornille s'attaquent tout spécialement aux études culturelles et interculturelles, qui ne sont pour eux qu'une nouvelle édition, pseudo-scientifique, des vieux stéréotypes nationaux. «Nous nous demandons pourtant s'il existe une véritable différence entre ce qui se fait sous le couvert de la spécificité culturelle, et sous l'étiquette des stéréotypes. Somme toute, on objective dans le premier cas ce que l'on croit dans le second» [20s.]

Il est vain cependant de vouloir éviter toute catégorisation sociale: ce qu'il convient d'éviter, c'est d'en faire la base d'un jugement sur un individu, ou de l'ériger en essence immuable, comme ce fut le cas du concept de «race aryenne». Conclusion [23]: «Le stéréotype vaut l'usage qu'on en fait. Intrinsèquement, il n'est ni faux ni juste, ni méchant ni gentil.»

Jean-Louis Dufays, *L'ambivalence des stéréotypes: du constat obligé à une théorie et une didactique de la littérature* [27–37]

Pour Jean-Louis Dufays, le stéréotype est ambivalent en ce qu'il s'inscrit dans quatre dichotomies fondamentales:

- une approche prescriptive, qui lui attribue des valeurs uniquement négatives, et une approche descriptive et pragmatique, qui s'attache à en décrire le sens, comme on le ferait avec un schéma, un script ou un scénario;
- l'accusation de banalité au niveau esthétique d'une part, celle de tort, d'injustice au niveau éthique de l'autre (puisque la généralisation abusive qu'il opère est propre à porter préjudice aux personnes affectées);
- sa définition tantôt comme une unité verbale et thématique restreinte, facilement localisable à l'intérieur d'un texte, tantôt comme une structure idéologique beaucoup plus vaste qui sous-tendrait un discours tout entier;
- son étude soit comme objet isolé, appartenant à une sorte de «lexique discursif», soit comme élément actualisé en contexte, objet d'une énonciation et d'une réception bien concrètes et précises.

En tant que crières de (non-)littéarité, les stéréotypes interviennent surtout sur trois plans: le plan esthétique (usage versus originalité), le plan référentiel (vérité ou fiction), et le plan éthique (moralité ou transgression). Face à la littérature classique qui accordait aux stéréotypes une valeur positive et à la littérature moderne qui les dénigrerait, la littérature postmoderne (au sens d'Umberto Eco) se caractériserait par le va-et-vient délibéré entre ces deux pôles, soit par une attitude différenciée, dialectique, qu'il conviendrait de faire entrer également dans l'enseignement de la littérature.

Ruth Amossy, *Stéréotype, interdiscours, intertexte: le soldat-laboureur dans l'argumentation romanesque de Zola et Giono* [39–50]

Ruth Amossy montre – dans une perspective d'argumentation et de persuasion – comment deux auteurs très différents se servent d'un même stéréotype, le soldat-laboureur (bien établi dans les discours politique et littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle), pour faire passer une certaine prise de position vis-à-vis des idéologies qu'il incarne. Ce stéréotype avait d'ailleurs un nom: Nicolas Chauvin, le paysan rustique, inculte, a-politique, mais sain, positif, patriotique, appelé à défendre par les armes cette terre qu'il travaille.

Émile Zola, dans *La Débâcle*, évite toute référence explicite au stéréotype établi (en évitant de reprendre le nom de Chauvin) au profit d'une attitude naturaliste, quasi- (ou pseudo-) scientifique, objective et documentaire. Il oppose le soldat-laboureur à l'intellectuel raffiné et progressiste, mais malsain, antipathique. Sa prise de position pour le soldat-laboureur est cependant on ne peut plus nuancée; le stéréotype chez Zola appelle plus de doutes que de certitudes.

Jean Giono, lui, dans *Le Grand troupeau*, choisit la référence explicite aux précurseurs intertextuels (puisqu'il met effectivement en scène un personnage nommé Chauvin), mais il inflige au stéréotype une lecture à rebours, délibérément pacifiste. Celle-ci présente le soldat-laboureur comme un être aliéné, qui, pris dans l'horreur des tranchées de la guerre de 14–18, évertue la terre au lieu de la féconder. «Dans les deux cas, le texte prend appui sur une doxa accréditée pour proposer des thèses qui la remettent en question» [50].

Anne Herschberg-Pierrot, *La réinterprétation des idées flaubertiennes au XX<sup>e</sup> siècle* [51–60]

Anne Herschberg-Pierrot s'appuie comme point de départ sur le fameux *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, pour présenter d'abord toute une série d'ouvrages modernes qui s'inspirent de la même veine et dont elle esquisse une typologie, et aboutit enfin à l'écriture de Barthes qui, seul, relève le défi flaubert-

tien à travers ses réflexions sur l'arrogance. Pour lui comme pour Flaubert, la bêtise n'est pas l'apanage des autres, elle s'inscrit, comme les stéréotypes, d'une manière inévitable dans n'importe quel type de discours. La réponse à ce constat serait une écriture floue, refusant de se ranger définitivement d'un côté ou de l'autre, effaçant les limites entre auto- et hétéro-discours, faite de glissements et de parenthèses qui restent ouvertes, une écriture à la dérive.

Metka Zupancič, *Nouvelle Euryméde: mythe ou stéréotype?* (61–71)

Metka Zupancič se penche sur la distinction entre stéréotype et mythe, à la lumière d'une analyse d'écritures féminines francophones contemporaines, comme celle de Chantal Chawaf, Jeanne Hyvrard, Hélène Cixous. Ce qui distingue le mythe du stéréotype, c'est son caractère sacré, son ambition de fournir un modèle d'interprétation de l'existence humaine. Le mythe aspire à donner un sens à notre vie, alors que le stéréotype simplifie et banalise de par son ambition à tout vouloir expliquer. (C'est ce que Zupancič reproche notamment à la critique nord-américaine récente, en particulier quant à l'œuvre d'Hélène Cixous.)

Deux démarches s'offrent aux écrivaines contemporaines: ou bien, comme Chantal Chawaf et Jeanne Hyvrard, reprendre des mythes anciens en les réinterprétant, es les réécrivant au féminin; ou bien, comme Madeleine Monette, accéder aux mythes quasi involontairement, pour avoir voulu pénétrer trop loin dans les profondeurs de la conscience humaine.

Le mythe de la nouvelle Euryméde est celui d'une femme qui prend la parole pour s'affirmer dans une écriture autonome, une écriture souvent conjuguée à une auto-réflexion littéraire. Et Metka Zupancič d'insister sur le danger pour une écriture engagée de tomber à son tour dans les stéréotypes infertiles.

Daniel Castillo Durante, *Le stéréotype à l'heure de tous ses masques* (73–82)

Pour Daniel Castillo Durante, dans une perspective psychanalytique et de critique culturelle (exprimée en un langage et un style parfois difficiles), le stéréotype est si étroitement lié à la représentation de l'autre, mais aussi du sujet lui-même, qu'il apparaît presque impossible de s'en défaire. En effet, le langage, monnaie courante des échanges sociaux au quotidien, est fait d'éléments stéréotypés qui nous permettent tout au plus d'assimiler notre interlocuteur – et de nous assimiler nous-mêmes – à quelque chose de préconstruit, donc, de pétrifié. Et même les discours critiques sur les stéréotypes – que ce soit celui sur le bourgeois chez Flaubert, celui sur le capitalisme mondialisé de nos jours – courent le risque d'affermir les clichés qu'ils combattent.

Seules des pratiques culturelles alternatives, comme la littérature ou le cinéma, sont susceptibles de permettre par exemple aux minorités victimes de reprendre le stéréotype qui les opprime dans une perspective de réappropriation, ce qui conduit à des discours polyphoniques, seuls capables de dépasser ce qui pourrait être vu comme le problème éthique de nos sociétés actuelles.

Nathalie Rachlin, *Le pessimisme de l'anti-racisme des années 90* (83–94)

En passant de l'article de Daniel Castillo Durante à un discours de Nathalie Rachlin, on respire, car on retrouve enfin un langage clair et un discours concret. Partant de deux épisodes vécus dans la France des années 90, elle examine trois études récentes sur le racisme et les solutions que celles-ci proposent:

– Tahar Ben Jelloun, dans *Le racisme expliqué à ma fille*, stigmatise le racisme comme une maladie, une maladie incurable à laquelle la seule réponse possi-

ble est prophylactique: l'éducation des jeunes. L'impuissance de l'anti-racisme réside dans le fait que quiconque cherche à combattre le stéréotype ethnique doit d'abord le répéter, et donc inéluctablement le renforcer.

– Face à ce dilemme, Mirielle Rosello (*Declining the stereotype*) propose des solutions artistiques et intellectuelles, des méta-solutions: mettre en lumière le stéréotype, l'ironiser, bref, se le réapproprier.

– Pierre-André Tanguier, lui, dans *La force du préjugé*, constate l'émergence d'un nouveau racisme «différentialiste», qui souligne l'incompatibilité des cultures, et qui appelle un nouvel anti-racisme, rationaliste et universaliste; les solutions ne peuvent être trouvées qu'au niveau du vécu individuel de personnes isolées qui réussiraient à donner l'exemple.

Toutes ces solutions tombent à faux, constate Nathalie Rachlin, car elles cherchent à combattre de l'irrationnel par du rationnel, de l'affectif par de l'intellectuel. Pour elle, le racisme est d'abord une solution de facilité au niveau affectif, et les remèdes qu'on pourrait lui opposer doivent donc être, eux aussi, de l'ordre de l'affectif: telle la victoire de Zinedine Zidane et de ses co-équipiers à la coupe du monde de 1998. D'ailleurs, le racisme a toujours été présent en France, mais le propre de Jean-Marie Le Pen aurait été de le mettre au cœur d'un projet politique.

Tout en prétendant dénoncer le pessimisme de l'anti-racisme, Nathalie Rachlin l'assume et le dévoile, puisque c'est en réalité elle qui constate – ou prétend – l'inadéquation des solutions proposées. Son article très sympathique, très humain, très lisible, pèche donc par le même côté que ceux qu'elle critique, et il suscite certaines interrogations: par quoi combattre l'irrationnel sinon par le rationnel? Et d'autre part, ne faudrait-il pas se pencher également sur l'affectivité des millions d'anti-racistes convaincus, et sur l'enthousiasme que suscite chez beaucoup l'idée de solidarité humaine?

Mirielle Rosello, *Stéréotypes, francité et Français moyen: ni moi, ni les autres* (95–106)

Mirielle Rosello traite deux types de stéréotypes de la nation française: le premier, les icônes nationales officielles (les représentations de «Marianne»); le second, les images caricaturales du «Français moyen», telles qu'elles sont présentes dans *Les Bidochon* de Binet.

À partir du fameux bas-relief *La Marseillaise (Le départ des Volontaires en 1792)*, par F. Rude) sur l'Arc de Triomphe et du tableau *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, Rosello montre les mécanismes de formation d'un stéréotype censé rallier la totalité de la nation qu'il représente, alors qu'au moment même de sa création, l'œuvre en question était l'enjeu des péripéties et des tensions d'une nation à tout moment divisée.

La réponse que suscitent typiquement les caricatures du «Français moyen» est plus complexe que ce ralliement aux idées de la Nation française avec majuscule: elle est à double tranchant, puisqu'il s'agit d'une part de se départir de cette image caricaturale d'un Français moyen on ne peut plus bête, laid et méchant, et de l'autre, de se rassurer pourtant sur sa propre appartenance au groupe national constitué, cela grâce à des mécanismes d'exclusion de tous ceux qui manifestement, par la couleur de leur peau, se distinguent foncièrement du stéréotype proposé.

Mirielle Rosello exprime cette dichotomie par le mythe de Blanche-Neige et de son miroir, qu'elle adapte à ses propres fins avec plus de virtuosité que de

nécessité: en effet, le lien entre la caricature négative du Français moyen et l'idée d'exclusion apparaît contestable. Ce qui n'empêche pas son article d'être une lecture tout à fait intéressante.

Cilas Kenedjio, *Permanence d'un mythe colonial: la malédiction du coopérant dans la pensée de Mongo Beti* [107–121]

L'argumentation de Cilas Kenedjio consiste à dénoncer la présence des coopérants français dans les pays d'Afrique francophone comme une perpétuation des mythes coloniaux de l'incapacité et de l'immaturité des colonisés. Il met en évidence l'existence d'un discours autre, d'un discours africain alternatif, qui se concrétise autour de Mongo Beti et de la revue *Peuples Noirs – Peuples Africains*, héritière du mouvement qui impulsa la Guinée, en 1958, à refuser la constitution et la coopération proposées par de Gaulle.

Pour ce qui est du mythe colonial, les commentaires de Cilas Kenedjio sont pertinents et convaincants et assortis de maintes citations. Pour l'Afrique actuelle, il s'attache à montrer comment le discours de l'assistance technique enferme tant les Africains que les Français qui y participent dans une logique de dépendance qu'il qualifie de «malédiction».

Le problème de cet article est qu'il oppose tout simplement, à un discours colonisateur mythique, un autre discours mythique de libération et d'indépendance, tombant ainsi dans un piège que d'autres auteurs du volume ont tout au moins fait entrevoir. Même si toute la sympathie du lecteur va à ces intellectuels africains critiques et fiers de leur indépendance, force est de constater que leur discours est idéologique bien plus que scientifique ou argumentatif.

(D'un autre côté, pourquoi ne pas donner à une idéologie aussi généreuse, basée sur la critique de stéréotypes largement répandus, l'occasion de s'exprimer dans un volume qui ne peut renfermer complètement son côté «Lumières»?)

Francis Higginson, *Des cochons et des oiseaux: stéréotypie et zoologie coloniale dans un roman de Ferdinand Oyono* [123–131]

Francis Higginson analyse le roman du Camerounais Ferdinand Oyono *Le vieux nègre et la médaille*, paru en 1956, suivant des coordonnées non pas raciales ou politiques, mais bel et bien zoologiques. C'est ce qui fait l'originalité, et – pourquoi pas? – la saveur de sa contribution, qui se fonde sur des analyses détaillées d'un aspect secondaire, mais caractéristique et révélateur du livre étudié. Higginson montre comment Oyono esquivé (au sens barthésien) les stéréotypes du Noir proche de la Nature, pour reprendre le motif animal d'une manière beaucoup plus différenciée: celui-ci traduit, au niveau des rencontres et des comparaisons, l'évolution de la conscience du protagoniste, depuis une aliénation caractérisée par l'admiration vouée aux blancs, jusqu'à l'émancipation et l'affirmation de son identité culturelle propre.

Liz Constable, *Procès, procès-verbal et appropriation de la culture chez Sebbar*. Le chinois vert d'Afrique et le genre de l'irrespect [133–150]

Liz Constable, à propos du roman de Leïla Sebbar, *Le Chinois vert d'Afrique*, reprend à son compte les critiques adressées au concept de «culture». Celui-ci, s'il est employé dans une perspective différentialiste, déterministe, statique, ne fait que recycler sous une apparence inoffensive les vieux stéréotypes raciaux et racistes (voir ci-dessus, l'article de N. Rachlin, et ci-dessous, celui de J. Bessière). Et cet avertissement est de mise.

Pourrant, lorsqu'elle identifie le roman policier à une machine à stéréotypes, «visant à alimenter la peur des lecteurs à l'aide de stéréotypes culturels» [144], n'oublie-t-elle pas que la vocation du roman policier, c'est aussi et d'abord de *surprendre* le lecteur, et que l'assassin définitif n'est jamais identique au premier suspect?

La critique de Constable vaut tout au plus pour la variante XIX<sup>e</sup> siècle – la plus stéréotypée et la plus raciste – du genre policier, or c'est effectivement cette variante que Sebbar se propose de se réapproprier, de laquelle elle élabore une lecture à rebours. En effet, ce sera finalement le suspect lui-même qui cherchera son identité, et le message à ce propos sera que celle-ci ne peut pas être saisie (*qu'*) en termes de culture(s). Car un tel point de vue, sous prétexte du respect des cultures d'autrui, les fige dans une statique a-historique que Sebbar s'évertue à transgresser par ces tue-stéréotypes idéaux que sont l'humour et l'irrespect.

Michel Laronde, *Stéréotype scolaire et roman des immigrations. Stratégies postcoloniales de déplacement du canon littéraire: une introduction* [151–162]

Michel Laronde, dans un article clair et éclairant – encore plus pour quiconque a suivi une scolarité française – met en évidence un stéréotype culturel on ne peut plus puissant, le canon littéraire tel qu'il est transporté par les programmes obligatoires de l'École française: cette référence de grands auteurs transmise en cours de français, enseignée sous forme de morceaux choisis, reproduite dans les réclames, ressassée par les citations et les dissertations littéraires.

Le prisme<sup>1</sup> à travers lequel ce stéréotype pourra être démasqué et déjoué, c'est la littérature «beure» des années 80 et 90, soit les textes écrits par la deuxième génération d'immigrés maghrébins en France, une littérature qui thématise tout spécialement les processus d'acculturation par la scolarité obligatoire, les attitudes possibles vis-à-vis des choix littéraires imposés et les diverses stratégies de réjet et de mise en perspective. Cette littérature de l'altérité se caractérise très souvent par des références au canon, citations pures et simples (qui s'éclaircissent de par leur contexte «autre»), allusions, parodies et pastiches. Autant de manières de prendre ses distances par rapport au stéréotype scolaire, de le restituer dans sa relative culturelle et dans tout ce qu'il transporte d'identité imposée et aliénante.

Jean-Louis Pautrot, *M. Hulloi dans le village global. de l'américanisation et de l'usage des stéréotypes dans le cinéma de Jacques Tati* [163–179]

Jean-Louis Pautrot décrit le cinéma de Jacques Tati comme «un acte de réappropriation» [178] des stéréotypes, dans le sens proposé par Mirreille Rosello. Il fait d'abord remarquer l'importance des stéréotypes tant dans les décors que dans le langage des personnages et dans leur gestuelle: à première vue, deux mondes s'opposent, celui, convivial et familial, de la France du «bon vieux temps», et celui, inhumain, rapide, automatisé et futuriste, d'une globalisation à l'américaine. Il s'avère pourtant que l'aliénation véritable n'est pas du côté des Américains, mais de celui des Français qui cherchent à imiter le stéréotype de l'«American way of life».

<sup>1</sup> Encore une de ces images empruntées au canon, en l'occurrence à Baudelaire...

Et par-delà les stéréotypes, une désaliénation apparaît toujours possible, dans la détente et dans la fête, où les deux mondes se rencontrent et se réconcilient. Le gag comique rompt l'enchantement répétitif du stéréotype, il est l'un des instruments d'une réappropriation, par la prise de conscience et par l'humour, de tout de qui est susceptible de nous aliéner.

Vers la fin du volume, quatre contributions s'agencent autour de l'œuvre de Victor Segalen. «Pourquoi Segalen? Parce qu'il est l'un de ces écrivains du début du vingtième siècle hautes par le stéréotype» [11].

Christian Doumet, *Segalen et le stéréotype* [181 – 185]

À grand renfort de citations de l'auteur, Christian Doumet cherche à nous donner en quelques pages une «brève poétique ségalienne du stéréotype» [185]. À partir de l'*Essai sur l'Exotisme* de Victor Segalen et d'autres écrits et passages théoriques de l'auteur (assortis de trop rares références aux formes et contenus de son écriture), Doumet montre comment Segalen se place à l'écart de la grande pyramide stéréotypale de l'exotisme qui va depuis les clichés orientalisants les plus banals aux études orientales les plus poussées, en passant par tous les grands auteurs de l'exotisme, Chateaubriand, Loti, Guérin et bien d'autres. «Toute l'œuvre [de Segalen] se construit en effet selon un rapport de dissidence aux formes fixées» [183]. L'artiste doit connaître ces formes, les posséder, mais uniquement pour les dépasser dans son œuvre, qui doit faire retentir une voix, une tonalité nouvelles, tout comme le terme par trop ressassé d'«exotisme» est repris et rajourné par Segalen au point de lui conférer une saveur de néologisme.

Charles Forsdick, *Exotisme et tourisme: la figure du touriste chez Victor Segalen* [187 – 199]

Charles Forsdick, dans son article sur le touriste chez Victor Segalen, décrit et fournit un exemple convaincant de l'inevitable du stéréotype; puisque la lutte contre un stéréotype quelconque risque fort (si elle connaît un certain renouveau public) de se transformer elle-même en stéréotype, de constituer immédiatement un nouveau lieu commun, non moins figé que celui ou ceux qu'elle croyait combattre.

Il en est ainsi du discours exagéré contre les touristes et le tourisme dans les textes de cet écrivain-voyageur que fut Victor Segalen. Le tourisme moderne transforme les sites en clichés, l'imprévu en itinéraire préfabriqué, la rencontre authentique avec une autre culture en une confirmation d'idées préconçues, l'épopée extérieure et intérieure en une staticité rassurante aux décors changeants.

Il n'en reste pas moins que s'insurger à ce point contre les touristes, c'est en même temps se placer dans une tradition d'anti-tourisme conservateur et élitiste, qui se réclame de la singularité de l'aventure individuelle et de ce projet de connaissance qu'est le voyage pour récuser la démocratisation, la massification, la profanation de ce qui devrait rester le privilège individuel de quelques rares initiés.

Marie Dollé, *La chambre aux miroirs: le stéréotype dans René Leys de Victor Segalen* [201 – 207]

*René Leys* de Victor Segalen est, ou aurait pu être, ou n'a pas réussi à devenir, un roman à succès, sur le modèle du feuilleton et du roman policier. Avant horreur des idées reçues et des stéréotypes de toute trempe, Segalen s'en sert dans son manuscrit comme de pièces de rechange qu'il tient à distance au moyen de guillemets.

Bien conscient du fait qu'on ne peut plus écrire de roman sans tomber dans le cliché, Segalen présente son texte sous la forme d'un journal de la rencontre, en Chine, entre un narrateur qui ressemble fort à l'auteur lui-même et le personnage fascinant et énigmatique de René Leys, dans une intrigue faite de jeux de dédoublement et de miroirs. En effet, quel que soit le cliché que le narrateur propose à son jeune ami, celui-ci saura le vivre et le transformer en une aventure authentique: «C'est moi le premier qui, sur la foi de maître Wang, l'entraîna de l'existence d'une Police Secrète: huit jours après, il en faisait partie, et m'enrôlait au bout de deux mois. Les attentats à la vie du Régent ne m'appartenaient pas: on les lisait dans tous les journaux; mais je m'accuse de cette question répétée: – Dites-moi, Leys: une Mandchoue peut-elle être aimée d'un Européen... et ... – Et quinze jours après il était aimé d'une Mandchoue...» [206, citation de l'auteur].

Et Marie Dollé de conclure: «La défiance, l'ironie, le mépris des idées reçues sont du côté du narrateur: pourtant c'est lui qui propose au jeune homme des patrons de conduite empruntés au fonds de commerce de la littérature à succès, que le fils d'épicière, en revanche, sait transformer en récit des Mille et une nuits.» [206 – 207]

Philippe Postel, «*Tant de pinceaux élégants s'appliquent à calquer formules et formes ...*», ou *l'usage du stéréotype dans Stèles* [209 – 225]

C'est un véritable plaisir intellectuel que de lire l'article de Philippe Postel, de par la clarté de ses idées et de sa composition. Il analyse le recueil *Stèles* de Victor Segalen sous l'angle des stéréotypes, montrant comment l'horreur des lieux communs et de la parole figée amènent le poète à se tourner vers le «complètement autre», la culture et la littérature chinoises, qui lui permettent d'échapper aux traditions occidentales. Cela pour se retrouver aux prises, inévitablement, avec une autre tradition, solide dans sa stéréotypie, dans laquelle Segalen puise largement, que ce soit au niveau du langage ou à celui des comportements, idées et mythes.

À remarquer cependant qu'il s'agit de «chinoiseries» destinées à un lecteur occidental, c'est-à-dire que la tradition et les stéréotypes mis à contribution dans l'acte de production ne joueront pas dans l'acte de réception, ou joueront d'une autre manière: ils seront reconnus pour ce qu'ils sont, des stéréotypes, sans pourtant être connus du lecteur et susciter cette sensation de «déjà-vu», de «déjà-lu», caractéristiques des topoï littéraires. (Dans cette perspective de réception, il serait intéressant de revoir le recueil aujourd'hui, alors que la connaissance des cultures orientales s'est pour ainsi dire banalisée...).

La composition du recueil constitue un cheminement de l'altérité vers le moi, puisqu'après les quatre sections consacrées aux quatre points cardinaux (qui reproduisent le parcours créateur traditionnel de l'Empereur à travers le Palais des Lumières), la cinquième section est consacrée aux «stèles du bord du chemin», c'est-à-dire aux voyages et aux voyageurs, et la sixième, enfin, à ce cinquième point cardinal que, d'après la tradition chinoise, constitue le milieu. C'est au milieu, lieu mythique identifié au Moi, que le poète cherche et trouve enfin sa parole propre, dans ce mouvement lyrique par excellence par lequel le sujet se crée lui-même dans l'acte de la création littéraire.

Mais ce n'est pas là le dernier mot, car la création, l'œuvre, se détache de son créateur pour se solidifier dans une altérité nouvelle et inquiétante. Face à ce



danger, la littérature doit se faire mouvante, insaisissable, invisible, il ne lui est exigé rien de moins que d'«éclairer sa propre disparition» [224].

Le volume se termine par une contribution qui prend décidément le contre-pied des autres, en ce qu'elle cherche à relativiser le danger qui émanerait des stéréotypes, en ce qu'elle fait la part de ce qui est naissance et idéologie, et de ce qui est tout simplement catégorisation, travail sémantique commun d'une société:

Jean Bessière, *Stéréotypes: division du travail sémantique et littérature* [227–244]

L'article de Jean Bessière (éditeur de la collection) constitue une sorte de postface à tout le volume, puisqu'il a manifestement été écrit à la vue de l'ensemble des contributions antérieures réunies. C'est un texte philosophique (émalié, hélas, de fautes de frappe – jusqu'au titre qui ne coïncide pas avec la table des matières), et qui, outre à dégager certaines lignes directrices du volume, cherche à combler certaines lacunes, à relativiser certains consensus, à développer certains aspects critiques ou contestataires.

Cet effort de dépasser et de transcender dans une réflexion personnelle le reste du livre amène Bessière à proposer une vision nettement plus positive du stéréotype, qui pour lui n'est ni plus ni moins qu'une condition préalable et un moyen nécessaire à tout processus de communication. Ainsi, le stéréotype au singulier fait toujours partie d'un ensemble, les stéréotypes au pluriel, qui constituent une sorte de thésaurus culturel en continue évolution. En tant que pièce dans un jeu, en tant qu'élément d'un choix possible, le stéréotype apparaît chez Bessière moins contraignant, moins dictatorial, plus mouvant et plus chatoyant que dans les autres contributions. C'est lui qui agence en un carré vertueux la connaissance, la réalité, le groupe et l'individu, d'où l'idée de «division du travail sémantique»: chaque communauté humaine crée et adapte ses stéréotypes au gré de ses besoins et de son histoire, et l'individu dans ce processus tient un rôle actif, il assume et concrétise sa part dans ce travail divisé. L'individu n'apparaît donc pas comme la victime de la société et de ses stéréotypes, mais bien comme un membre responsable et actif, co-créateur de cet instrument heuristique de communication collectif que sont les stéréotypes d'un groupe humain.

Bessière distingue et rapproche le stéréotype, unité de psychologie sociale, du lieu commun, élément de rhétorique, et il oppose ce deux concepts à celui d'idéologie, par le fait que l'idéologie se rattache au pouvoir et à la domination et qu'elle exclut, d'emblée, toute possibilité de questionnement. Les stéréotypes apparaissent en comparaison comme une bande multicolore, un ensemble ouvert et sujet à changement, susceptible de modification, de distanciation, d'ironisation et d'élargissement, au gré des péripéties du groupe en question.

Ce à quoi Bessière s'oppose surtout, c'est la monumentalisation du stéréotype, telle qu'il la repère chez Flaubert et Segalen, qui présentent le stéréotype comme tout-puissant et l'individu comme impuissant, incapable de se soustraire à l'emprise des idées toutes faites. Le stéréotype, selon Bessière, est beaucoup plus inoffensif, il s'agit d'un procédé communicationnel et cognitif propre à un groupe humain, et qui facilite les relations entre les membres du groupe et de ceux-ci à la réalité. Le danger, pour lui, ne commence qu'avec ce qu'il appelle «idéologie». Le stéréotype en lui-même n'est ni bon ni mauvais: «il n'y a lieu de conclure ni à la maîtrise qu'un individu pourrait avoir d'un stéréotype, ni à l'autorité qu'il

reconnait au stéréotype. Il faut répéter le *communicationnellement pertinent* et l'interaction sociale que suppose le stéréotype» [241].

Pour ce qui est des stéréotypes raciaux et nationaux, Bessière tente de les ramener au problème beaucoup plus général des relations de pouvoir qui s'établissent à l'intérieur d'une société – pouvoir et impuissance, justice et injustice, oppression et révolte: ce sont les réalités qui produisent les stéréotypes, *leurs* stéréotypes, et non l'inverse. Il serait erroné d'inculper les stéréotypes eux-mêmes, car ils ne sont que l'expression des réalités sociales. Le stéréotype, pour Bessière, est une construction sociale, à laquelle participent, à part égale, tous les membres d'une société.

C'est à ce point-là précisément qu'il convient de lui adresser une critique, de lancer un avertissement: dire que chaque individu d'un groupe donné détiend strictement le même pouvoir face aux stéréotypes, c'est négliger le rôle de ces machines à stéréotypes modernes que sont les médias, et par là le fait que certains disposent d'un pouvoir nettement plus grand que d'autres pour glisser leurs images dans l'inconscient collectif. Stéréotypes et médias – voilà un point qui n'est pas traité dans ce volume pourtant interdisciplinaire, et qui mériterait d'être examiné dans un colloque ultérieur.

Vienne

EVA LAVRIC

Michel Zimmermann (ed.), *Auctor & Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines (14–16 juin 1999)*. Paris, Écoles des Chartes, 2001, 562 p. – [Die französische (Sprach- und Literatur-)Mediävistik bildet einen Kosmos für sich, und darin wiederum bilden die Jünger der École des Chartes eine Galaxie für sich. Der Kongress von Saint-Quentin-en-Yvelines, dessen Akten hier vorzustellen sind, drehte sich um eine Frage, die der Mediävistik außerhalb Frankreichs nicht gerade schlaflöse Nächte bereitet, die aber dort seit Michel Foucaults provokativer Frage «Qui est-ce qu'un auteur?» einen hohen Stellenwert hat: Was ist die Rolle des (tatsächlichen, vorgegebenen, genannten oder ungenannten) Autors im Mittelalter?]

Der vorliegende Sammelband enthält auf sieben Themenblöcke verteilt 31 Beiträge des Kolloquiums. Er stellt sich sozusagen als dessen schriftlichen Mitschnitt dar; besonders die «Overture du colloque» [7–14] von Michel Zimmermann und die «Table ronde conclusive» [569–584], zu der Jacques Dalmerun, Roger Chartier, Michel Zink und Antoine Compagnon einen Beitrag lieferten, geben sich in der Vortragsform des Kongresses (wozu freilich die Anmerkungen nicht so recht passen wollen ...). Der Rezensent bleibt da eher skeptisch: Die lebendige Atmosphäre einer Zusammenkunft von Wissenschaftlern kann man nicht auf Papier bannen – ein Kongress ist ein Kongress und ein Buch ist ein Buch.

Es würde den Rahmen einer Kurzbesprechung sprengen, wollte man auch nur jeden Beitrag nennen. Ich beschränke mich auf die Kapitel: I. «Les lieux de l'écriture: l'atelier, le scriptorium, la chancellerie» [15–96, 4 Beiträge]; II. «L'écrit-